

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'EPOQUE.

IV.

PERFECTIBILITE.

Je connais force gens qui pleurent d'allégresse
Rien qu'a voir la façon dont notre âge progresse,
Force chauds partisans de ce siècle affairé,
Marchant en toute chose au pas accéléré,
Un emploi de l'asphalte, un mode d'éclairage,
Une simple allumette, une étoffe, un cirage,
Les charment, et près d'eux toute innovation
Est objet d'un transport et d'une ovation.
Quant à moi, j'en conviens, mon ivresse est moins forte.
Je pense, en routinier, qu'avant tout il importe
Que des principes purs soient à l'homme inculqués.
Assainir les faubourg, symétriser les quais,
Répandre le bien-être, en augmenter la dose,
Est sans doute une bonne et désirable chose.
Je tiens qu'on a bien fait d'imaginer le bas,
Vû qu'avant d'en avoir l'homme n'en portait pas,
Ni la femme non plus, chose assez malséante.
Mais pourtant je n'irai jamais, bouche béante,
M'extasier devant le métier qui les fait.
J'estime un inventeur à médaille ou brevet,
Toutefois sans le mettre, ainsi que font tant d'autres,
Au-dessus des héros, des saints et des apôtres.
Eh ! que sont, en effet, l'industrie et les arts,
Et les milles produits qu'exhibent nos bazars,
Et nos prospérités toutes matérielles
Avec un peuple athée et pourri jusqu'aux moelles ?
Nous sommes fort instruits, je le veux ; nous savons
Le cours des grains, des fers, du bétail, des savons ;
Nous parlons bien des lins, des colzas, des sésames ;
Mais possédons-nous l'art de former mieux les âmes ?
J'en doute. Est-on plus pur, plus droit, plus vertueux ?
Est-on moins personnel et moins affectueux ?
Est-on bon, tempérant, modeste, charitable !
Voilà ce qui serait un progrès véritable.
La science souvent se joint chez les humains
Aux vices les plus bas ; les Grecs et les Romains
Et leurs mœurs admettaient toutes les infamies.
Où sont la probité, la pudeur, l'union ?
Où sont le dévouement et l'abnégation ?
Tout se réduit aux corps qu'un chimiste analyse.
La masse s'abrutit et se démoralise.
Grâce au culte de l'or, à la fin on verra
L'homme se ravalier au-dessous du verrat.
Les livres n'y font rien, ni les prix de morale,
Une presse sans frein, soi-disant libérale,
Nous a doté d'un peuple à toute heure inquiet,
Clabauder, factieux, qui jalouse et qui hait.
Vantez donc les pas faits par notre espèce humaine,
Quand un procès hideux surgit chaque semaine,
Quand l'inceste, le meurtre et l'empoisonnement,
Au lecteur tous les jours servent d'amusement :
Quand maint époux malade en grimaçant déguste
Le bol arsénical offert par sa Locuste !
Je n'ose approfondir nos mœurs dont je gémis.
Une fois j'ai tenté de les plaindre, et j'ai mis,
Pour sonder la sentine où ce siècle barbote,
Des récureurs dégouts l'imperméable botte,
Mais en me promettant de ne me plus souiller,
D'une bourbe où l'on a vergogne de souiller.

Donc ce n'est pas le cœur qui se perfectionne.
Est-ce du moins l'esprit ? Si l'on me questionne
Là dessus, je dirai qu'il n'est rien de moins sûr.

Un tel aveu, sans doute, à notre orgueil est dur.
Mais voit-on qu'au moyen de la mnémotechnie
On sache plus et mieux, et qu'on croisse en génie ?
Pour le vers, qui de nous prétend le manier
Mieux que Boileau, Molière, ou Malherbe, ou Régnier ?
Ce n'est pas moi, toujours, qui, devant de tels maîtres,
Me sens honteux d'avoir tant martelé de mètres,
La Fontaine, et Rascan, et Corneille, et Rotrou,
Ne valent-ils pas bien ce tas de bouche-trou,
De rimeurs éreintés à la muse endormie,
Dont notre âge a souvent peuplé l'Académie ?
Pour la prose, croit-on égaler, par hasard,
Cette naïveté de Joinville et Froissart ?
Croit-on que Rabelais, Amyot, La Bruyère,
Montagne, Saint-Simon, soient si fort en arrière ?
Nous avons à foison sophistes et rhéteurs
Où sont nos grands, nos vrais, nos puissants orateurs,
Ceux que, cent ans plus tard, la postérité loue ?
Avons-nous Bossuet ? Avons-nous Bourdaloue ?
Avons-nous seulement Fléchier ou Mascaron ?
Quel d'entre nos plaisants tiendrait devant Scarron ?
Entendons-nous la fin de la littérature
Comme Saint-Evremond, Sarazin ou Toiture ?
Sommes-nous plus mordants que maître Gui Patin ?
Contons-nous mieux que Retz, Hamilton, Rabutin ?
Notre langue française est-elle plus choisie ?
Avons-nous plus de grâce et plus de courtoisie ?
Quel est le publiciste, orgueilleux comme un paon,
Qui pourrait dépasser Fénelon et Vauban ?
Sommes-nous de meilleurs, de plus forts géomètres
Que Fermat et Pascal ? Ecrivons-nous les lettres
Comme les Sévigné, comme les Maintenon ?
Par moyen d'hésiter, il faut répondre non.
S'agit-il de penseurs et de métaphysique ?
Malgré tout le caquet de l'école éclectique,
Descartes, Malebranche, à mon gré, valent bien
Tel vendeur de mots creux qui ne nous apprend rien,
Qui traduit, qui compile et qui nous mistifie
Avec la hoche poi de sa philosophie.
S'agit-il de peinture et des arts du dessin ?
Nous n'atteindrons jamais Raphaël ni Poussin.
Nos meubles ne sont pas mieux faits que ceux de Boule
Le vieux Sèvre a toujours des amateurs en foule ;
Les Goujon, les Pilon, les Coustou, les Puget,
L'emportaient à tailler dans le marbre un sujet,
Et tout ce qu'on élève en nos places publiques
Disparaît à côté des vieilles oasiliques.

Qu'on n'adule donc plus sur ses perfections
Ce siècle, grand surtout par ses prétentions !
Qu'on cesse de corner que tout s'améliore ;
Car je ne vois pas, moi, qu'on ait rien fait encore
Pour donner au soleil un éclat plus brillant,
Un disque plus splendide et plus étincelant,
Aux astres, fleurs des nuits, de plus riches corolles,
Aux nuages flottants des ouates plus molles,
A l'aube plus de pourpre, à la voûte des cieux
Un azur plus limpide et plus ami des yeux.
On n'a point imprimé de marche progressive
A la lune au front blanc, qui luit calme et pensive ;
On n'a point embelli l'éclair ni l'arc-en-ciel ;
Et le beau, cependant, voilà l'essentiel.
Mais le beau nous échappe ; il est stationnaire.
La brise et la tempête et la voix du tonnerre,
Le flot spumeux qui gronde et les petits ruisseaux,
La feuille frissonnante et les chœurs des oiseaux,
Ne changeraient jamais un mot à leurs cantiques,

L'Océan à cette heure est tel qu'aux jours antiques ;
 Les cascades, les monts, les fleuves, les forêts,
 Ne se conforment guère à la loi du progrès.
 C'est l'inverse plutôt. Tant qu'on peut, on les gâte.
 D'enlaidir notre globe il semble qu'on ait hâte,
 De houille et de fumée on empoisonne l'air ;
 On ampute les bois et leur panache vert ;
 De canaux, de rails-ways on coupe les prairies ;
 Les torrents ne sont bons qu'à mouvoir des scieries.
 L'utilité nous traque, et le spéculateur
 Bouleverse partout les plans du créateur ;
 A cent vexations on soumet la nature,
 Si bien qu'on changera notre ten pération,
 Et qu'on peut déjà que la belle saison
 Devient donc nos climats un être de raison.

Et quand j'accorderais que, pour beaucoup de chose
 D'heureuses notions de nos jours sont écloses,
 Qua jamais on ne fit plus de progrès que nous,
 Il est un triste point qui les balance tous,
 C'est l'effort que produit sur la masse ouvrière
 Une époque marchande et manufacturière.
 Le travail de la terre est dur ; mais là du moins
 L'homme vit en plein air, à la senteur des foins.
 Le moyen le plus sûr d'abâtardir l'espèce,
 Ce sont ces ateliers à l'atmosphère épaisse,
 Bagnes de l'industrie où cent individus,
 Par d'accablants travaux, minés, courbés, tordus,
 Vieillissent à la chaîne, êtres automatiques
 Saturant leurs poumons d'odeurs miasmatiques,
 Et faisant, cinquante ans, du matin jusqu'au soir,
 L'office d'un livier ou bien d'un dévidoir.
 Pour l'être intelligent, c'est un beau lot d'atteindre
 Au sort d'un balancier, d'un piston, d'un cylindre,
 D'épuiser temps, jeunesse et muscles et santé
 A se mettre au niveau d'un rouage denté !
 Félicitons-nous bien : dans ce siècle où nous sommes
 Les machines souvent font le rôle des hommes ;
 Mais je vois à regret que l'homme chaque jour
 Devient par contre-coup plus machine à son tour.
 Mécaniser l'esprit, diviniser la fange,
 Est-ce donc là pour nous grand sujet de louange ?
 Ces tristes ateliers sont le gouffre des mœurs.
 Dirai-je que, du vice effrayantes primeurs,
 Les enfants de douze ans, qui tournent les bobines,
 S'enivrent de trois-six, prenant des concubines ?

Voilà donc ce qu'on gagne à se civiliser !
 Vers toutes les laideurs nous paraissions viser.
 Les passions rengeant nos âmes dépravées,
 Sur nos traits avilis nous les portons gravées ;
 Des beaux types virils, fréquents chez nos aïeux ;
 La dégradation de la race est visible ;
 L'homme n'est plus chez nous qu'un marmouset risible.
 Un produit abortif à qui pour tout local
 On voudrait assigner les parois d'un bocal.
 Malgré notre hygiène et notre orthopédie
 Et notre gymnastique à grand bruit applaudie,
 On ne voit plus de gens bien conformés et sains.
 Et l'Etat est peuplé de misérables nains,
 D'embryons mal venus, jeunesse cacochyme,
 Bonne à garder le lit et vivant de régime.
 Eh ! qu'importe, Français, qu'à présent vous fassiez
 Ou de plus fins tissus, ou de meilleurs aciers,
 Si vous laissez, sans voir où tout cela vous mène,
 Dégénérer ainsi la créature humaine ?

Nous sommes plus heureux, dites-vous ; et portant
 Jamais siècle ici-bas ne fut si mécontent.
 Notre époque est l'objet d'incessantes attaques ;
 Tout est plein d'esprit noirs et d'hypocondriaques.
 Chacun, peuple ou bourgeois, se plaint de maux cuisants ;
 On ne voit que discords et grèves d'artisans.
 Nous faisons, franchissant les barrières tombées,
 Dans l'espace et le temps d'énormes enjambées ;
 Par mer, par terre, on marche, on court de tous côtés ;
 On arpente le globe à pas précipités.
 Mais agiter la vie, est-ce la rendre heureuse ?
 L'ennui seul a rendu l'humanité coureuse.

Toujours, va t-on me dire, il est un dernier point
 Sur lequel votre humeur ne disputera point.
 Vous nous accorderiez, sinon les arts futiles,

Au moins le positif, les sciences utiles,
 Les travaux de la main, l'esprit industriel,
 L'entente comfort, du bien matériel.
 Oui dà ! C'est justement ceci que je conteste
 Avec acharnement et plus que tout le reste.
 Les sciences d'abord, n'en déplaise aux savants,
 Doivent tout au passé, presque rien aux vivants,
 Bientôt que, pour nous tromper, nous simples créatures,
 On en change les mots et les nomenclatures.
 Ainsi fait la chimie, ainsi l'art de guérir,
 Qui, s'ils vous guérit peu, vous fait très bien mourir.
 Le n'avance pas ; mais un point que me frappe,
 C'est combien notre époque excelle en fait d'attrape.
 Oh ! quant aux charlatans, le progrès est réel,
 Formidable, infini, frugant perpétuel.
 Le commerce partout frelate et falsifie
 Les substances servant au soutien de la vie :
 On sait ce que l'on peut mélanger de poison
 Dans chaque comestible et dans chaque boisson.
 On dit qu'on bonifie, et moyennant ce leurre,
 On sophistique tout, le pain, l'huile, le beurre ;
 On nous vend, tant chez nous les marchands sont loyaux,
 Du chocolat de glands, du café de mayaux
 On fabrique du vin avec iris, potasse,
 Bois de teinture, miel, réglisse, esprit, mélasse.
 Litharge, lie, alun, que sais-je ? Un magasin
 De drogues ; tout en est, excepté le raisin.
 Les vaches désormais, honneur à l'industrie !
 Sont chose superflue en une laiterie.
 Et la fraude n'est pas bornée aux aliments :
 Elle triche en maisons, meubles, habillements.
 Le coton parasite infeste les étoiles.
 Puis, venez nous vantez, Messieurs les philosophes,
 Ce que l'art aujourd'hui pour le bon marché peut :
 Comme si le mauvais nous coûtait jamais peu !
 Modicité de prix est bien souvent un piège.
 N'est-il pas régulant, lorsqu'on vous offre un siège,
 Qu'il s'effondre sous vous, et qu'en moins d'un éclair
 Vous vous trouviez assis, les quatre fers en l'air ?

On parle chaque jour de mille découvertes,
 De procédés nouveaux, miraculeux : mais, certes,
 Pour un secret commode on a cent pauvretés.
 Grands inventeurs de riens et d'inutilités.
 Nous heurtons à tout coup le bon sens. J'en appelle,
 Par exemple à témoin l'arrosage à la pelle.
 De la bonne fontaine on a fait un fleau.
 Si dans certains moments vous sortez, gare à l'eau
 Le jet vous vient chercher au loin ; chaque concierge,
 Avec un ris sournois, vous vise et vous asperge.
 Bottines de satin, chapeaux frais achetés.
 Sont en gouttes d'eau sale en cent lieux tachetés.
 Quoi de plus hête encor que cet autre arrosage,
 Par nos rares chaleurs à Paris en usage ?
 Quand par hasard trois jours il cesse de pleuvoir,
 Comme on n'a plus de fange et qu'on en veut avoir,
 Sui les quais, sur les ponts, sur les places publiques,
 Vous voyez circuler des tonneaux diaboliques,
 Et des flaques de boue, aux moins les plus brûlants,
 Vous noircissent vos bas et vos pantalons blancs.
 Perfectionnabilité ! je te trouve bien vide,
 Et tu m'as l'air d'un puff passablement stupide.
 Le progrès n'est que l'art de mieux duper les sots.
 Nos conquêtes, au fond, sont toutes dans les mots.
 Fumé comme un hareng par l'âtre fumivore,
 On est asphyxié par la fosse inodore.
 Tout enduit siccatif fait ruisseler un mur.
 Par la vieille méthode on est à peu près sûr
 D'avoir pour son dîner un pot-au-feu passable :
 Grâce au caléfacteur, machine indispensable,
 N'usant que trois fois plus de temps et de charbon,
 On est certain d'avoir du bœuf qui n'est pas bon,
 De la soupe d'eau claire et des herbes non cuites,
 Des plats tout à fait froids, la colique et ses suites.
 C'est charmant, comme on voit, et fort avantageux.
 Notre siècle sublime, et le fait si fâcheux,
 N'a pu rien inventer en choses nécessaires,
 Par la bonne raison que, hors quelques misères,
 On avait tout trouvé : maison, pain, vêtements,
 Et la roue et la scie et nombre d'instruments.
 On reconnaît bientôt, pour peu qu'on étudie,
 Que tout ne date point de l'Encyclopédie.
 J'entends un progressif m'objecter la vapeur.

De ce terrible agent le philosophe a peur.
 Il ne peut qu'agrandir nos vastes capitales,
 Agglomérations énormes et fatales.
 Que fera-t-on, bon Dieu ! quand Paris vingtplé,
 Comme un royaume entier se trouvera peuplé ?
 La force centrifète, et j'en crains du grabuge,
 A tout à fait vaincu la force centrifuge.
 Mieux eût valu laisser à chaque notion
 Ses jambes pour moyen de locomotion.

AMÉDÉE POMMIER.

Univers.

TROUBLES SÉRIEUX EN ALLEMAGNE.

Des troubles sérieux ont eu lieu à Posen, le 28 et le 29 juillet, à l'occasion de la présence de Czarski dans cette ville. Voici la version que nous trouvons à ce sujet dans un journal allemand :

« Depuis quelque temps déjà, dit cette feuille, le bruit s'était répandu qu'une petite réunion de catholiques dissidens s'était formée à Posen, et qu'elle avait prié Czarski de venir y pratiquer les exercices de son culte. Le 27 il arriva, en effet, dans la ville, et obtint de l'autorité et de la communauté évangélique des protestans ; elles devaient avoir lieu le 29 à sept heures du matin.

« Cette nouvelle se répandit dans la ville comme l'éclair, et le peuple s'en émut. On résolut d'envoyer une députation à l'archevêque, Mgr. Von Przylucki, afin de le prier de demander à l'autorité l'éloignement de Czarski, et de prévenir ainsi les troubles que l'irritation de la population faisait redouter. Le prélat se rendit, en effet, le 28, en personne chez le chef de la police, ainsi que chez le président supérieur et le commandant militaire ; mais ces démarches furent inutiles, quoique l'archevêque leur eût déclaré qu'une procession solennelle devait avoir lieu le 29, il était presque certain qu'il résulterait quelque conflit fâcheux de l'immense concours de peuple que cette cérémonie devait provoquer. La permission accordée aux dissidens ne fut pas retirée, et cependant il était bien clair qu'ils n'avaient appelé Czarski, en ce moment, que pour braver en quelque sorte la population de la ville et de ses environs.

« Lorsqu'on apprit que la démarche de l'archevêque n'avait pas eu de succès, l'émotion populaire ne fit que s'accroître ; il se forma des groupes, des émissaires allèrent de maison en maison porter la nouvelle, et les menaces les plus terribles furent proférées. A neuf heures et quart du soir, le signal fut donné de la maison d'un cordonnier, située sur le marché, et des rassemblemens nombreux affluèrent de toutes les rues voisines, chassant devant eux la police, qui fut obligée de se réfugier à la grande-garde. Le tumulte augmentait sans cesse ; on criait de tous côtés : « A bas Czarski ! vive la Pologne ! » Mais les chefs manquaient. Jusque-là la population courait en désordre, sans cependant commettre d'autres excès, si ce n'est dans une rue où furent brisées les vitres d'une maison qui avait servi de refuge à un jeune homme, coupable d'avoir voulu apaiser la foule. Alors s'éleva une voix criant : « A la maison de Czarski ! à mort Czarski ! » ce qui donna une direction à la fureur du peuple : celui-ci voulut, en effet, se rendre dans la partie de la ville où Czarski avait son logement ; mais, en ce moment, parurent sur la place les hussards qui tiennent garnison à Posen. Ces troupes s'efforcèrent de dissiper les groupes ; elles ne purent y parvenir qu'avec la plus grande peine, et ce ne fut que vers onze heures du soir que la tranquillité se rétablit un peu. La nuit se passa sans trouble.

« Czarski avait abandonné son logement pendant le tumulte, et s'était réfugié, à la faveur d'un déguisement, chez le surintendant Fischer, premier prédicateur de l'Eglise évangélique, dont la maison touche à ce temple. Cela le sauva ; car le lendemain matin le peuple occupait toutes les rues qui aboutissent à ce temple, et peut-être n'y serait-il pas arrivé vivant. Quand la foule eut longtemps attendu et qu'elle commença à croire que Czarski était arrivé à l'église par une autre voie, des groupes se détachèrent pour s'y rendre, mais l'infanterie de la garnison barra le passage : elle les empêcha, d'y parvenir. La foule se mit alors à suivre la procession qui sortit, en ce moment, de la cathédrale. Elle était immense. La cérémonie terminée vers midi, plus de 10,000 paysans se répandirent sur le Marché, et c'est par un bonheur inouï, que Czarski qui venait également de finir ses pratiques religieuses à l'église évangélique, put la traverser sans être reconnu, gagner la porte et s'enfuir de la ville.

« On ne saurait se faire une idée de la fureur de la population, lorsqu'elle apprit que Czarski lui avait échappé : elle se réunit en masse sur le marché autour de la grande garde. Ce moment fut terrible. Si un téméraire s'était présenté pour conduire la foule irritée, les excès les plus affreux auraient éclaté. Heureusement le cours de sa colère fut détourné par un certain nombre d'arrestations : le peuple s'efforça de délivrer les prisonniers et commença à lancer des pierres aux troupes. Celles-ci, voyant qu'il fallait employer la force, marchèrent sur les rassemblemens à la baïonnette et parvinrent à les disperser, avec l'aide des hussards.

« Les soldats n'ont eu qu'un blessé dans le peuple ; il y a eu un mort, deux blessés très-grèvement et un grand nombre de personnes atteintes de blessures plus légères. Au bout d'une demi-heure, l'ordre fut un peu rétabli ; mais la foule inonda les rues jusqu'à huit heures du soir, et les soldats purent rester sans cesse sur pied pour la contenir. Les ordonnances sur

les émeutes du 17 août et du 12 décembre 1797 ont été publiées et tous les lieux publics évacués et fermés. Les troupes campèrent sur la place publique, et on plaça le canon sur différens points. Le 29 au soir, le peuple se dispersa cependant, et, depuis lors, la tranquillité n'a plus été troublée.

Des nouvelles postérieures nous apprennent que l'ordre est complètement rétabli à Posen. Les campagnards avaient quitté la ville le 30 juillet ; rien ne paraît annoncer que les troubles puissent recommencer. La Gazette de Posen publie un avis du consistoire archiépiscopal d'où il résulte que la procession, faite le 30, n'a pas eu lieu en l'honneur du roi Miecislav, mais qu'elle a eu lieu d'après les pressantes sollicitations de la population allemande et polonaise de Posen, afin de donner une preuve publique de leur sincère attachement à la foi de leur père. L'autorité ecclésiastique ne l'a permise qu'après avoir été pressée vivement et à plusieurs reprises.

Ami de la Rel.

RÉCIT D'UNE ÉPIDÉMIE AU MONASTÈRE DE

L'AUTEL-DIEU.

Suite et fin.

« Au milieu d'une si rude épreuve et sous une croix si pesante, le Seigneur ne nous abandonnait pas, ma très-honorée Mère et mes très-chères Sœurs ; et pendant qu'il nous frappait d'une main, il nous soutenait de l'autre ; sans cela il y aurait une maison de moins dans l'Institut. Nous avons admiré plus d'une fois comme un petit prodige, qu'à mesure qu'il mourait quelqu'une de nos Sœurs, trois ou quatre sujets se présentaient pour remplacer la défunte ; en sorte qu'il était de la mort de ces innocentes victimes de la charité, comme de celles des Martyrs dont le sang faisait germer une infinité de nouveaux chrétiens : Ce qui faisait dire aux payens mêmes, que plus on en faisait mourir, plus on en trouvait. Aussi plus la mort enlevait de nos Sœurs, plus la grâce nous préparait de sujets. Un grand nombre de jeunes personnes nous écrivaient pour demander des places quand le fléau serait passé ; mais elles ne voulaient point de réponses, crainte qu'elles ne leur communiquassent la contagion, et tout le monde avait autant peur de nous et de tout ce qui pouvait nous avoir touché que de la mort même. Trois demoiselles De Ramzai, filles de Monsieur notre Gouverneur, eurent pourtant assez de courage pour venir elles-mêmes nous offrir leurs services, dans le temps où il y avait le plus de danger de nous approcher. Nous les remercîâmes humblement, admirant leur générosité ; car elles ne demandaient pour récompense que d'être gouvernées chez nous, si le mal les prenait, et enterrées dans notre chapelle. Nous n'avions garde d'exposer de si aimables personnes à une mort inévitable, car nous n'avions qu'une chambre pour tout logement ; notre maison ayant brûlé, comme je vous l'ai marqué dans une autre lettre, et n'ayant pu encore la faire rebâtir. Cette chambre était si remplie, qu'on pouvait à peine s'y tourner : nous y couchions toutes, saine comme malades ; c'est ce qui fit que nous nous communiquâmes si aisément la maladie. Si nous avions pu nous séparer dès le commencement dans plusieurs appartemens, peut-être que nous n'aurions pas fait de si grandes pertes ; mais Dieu permit que rien ne manquât à notre croix et qu'elle eût, comme la sienne, toutes ses dimensions. Qu'il soit béni à jamais !

« Les bons habitans de Montréal qui nous aiment sincèrement, le clergé, les grands, les petits, tous nous montrèrent le plus vif intérêt et une sensibilité bien capable de nous toucher, si nous avions été capables et susceptibles d'autres sentimens que celui de la douleur. Car nous passions les-jours et les nuits dans de mortelles inquiétudes ; couchées, comme je vous l'ai dit, les uns sur les autres pour ainsi-dire, dans une seule et même chambre qui faisait tout notre logement, le reste ayant été la proie des flammes. Si l'extrême fatigue que nous avions éprouvée pendant le jour nous fermait les yeux un instant pendant la nuit, nous payions bien cher ce moment de repos, car nous étions sûres de trouver à notre réveil ou quelque morte, ou de nouvelles malades qui s'étaient couchées le soir auprès de nous en assez bonne disposition et qui nous réveillaient quelquefois en sursaut par des convulsions et les terribles symptômes de la maladie. Outre cela il fallait veiller continuellement dans nos salles, où les malades étaient toujours agonisantes ; car ceux mêmes qui en sont revenues ont été des mois entiers entre la vie et la mort. Celles de nos Sœurs que le bon Dieu nous a rendues, ont été les unes 20, 30 et 40 jours comme à l'agonie, en sorte qu'on enlevait les mortes d'auprès d'elles, sans presque s'en aperçussent, et après, elles nous demandaient : où est ma Sœur une telle ? Ce qui nous navrait le cœur ; nous ne pouvions quelquefois nous empêcher de jeter des cris perçans qui étaient entendus par

lès passants. Ils les répétaient comme de fidèles échos ; chacun nous plaignait, mais de loin ; car nul n'osait approcher de nous et on avait raison. On portait au Séminaire toutes sortes de secours et de rafraîchissemens pour les saines et pour les malades, et les Sauvages mêmes prenaient la plus grande part à notre douleur qui fut bien augmentée par la séparation qu'on fit de nous. Car vous ne pouvez vous peindre au naturel, ma bonne Mère et mes intimes Sœurs, tout ce que notre imagination nous fit souffrir dans ce triste éloignement : nous n'osions presque pas nous entr'écire, n'ayant rien de consolant à nous dire. Nous nous dissimulions réciproquement ce que nous pensions pouvoir nous affliger, et dans une position si critique, nous nous figurions sans cesse de nouveaux accidens arrivés à nos absentes, et qu'on nous laissait ignorer, et véritablement nous souffrions un petit martyre.

« Enfin le colère de Dieu s'apaisa ; le fléau cessa après avoir emporté neuf de nos meilleurs sujets, dont la perte est bien difficile à réparer. Les prières des Quarante-Heures, neuf saluts qu'on fit dans la paroisse et le sacrifice de ces victimes si chères à nos cœurs, furent sans doute de fortes barrières qui arrêtèrent l'ange exterminateur et l'obligèrent à mettre l'épée dans le fourreau. Nos Sœurs qui avaient été atteintes du mal et dont l'état pitoyable nous avait toujours tenues dans l'alarme, revinrent en convalescence, nos salles, purgées par la mort de presque toutes les pestiférées, reprirent un air plus pur, et celles de nous qui étions reléguées à la maison de campagne, pressions sans cesse notre retour, impatientes de rejoindre les tristes débris de notre communauté ; car nous ignorions la mort de plusieurs de nos Sœurs. Nos prières, nos instances répétées firent avancer le temps que nos Supérieurs avaient marqué pour nous réunir : on nous permit de partir et ce fut avec une joie mêlée de douleur et de crainte que nous reprîmes le chemin de notre maison.

« C'est là, ma bien-aimée Mère et mes bien chères Sœurs, que recommença la scène la plus touchante, et il faudrait une plume plus habile et plus éloquente que la mienne pour vous la peindre avec des couleurs assez vives. Il y avait plusieurs mois que nous ne nous étions vues, et en nous abordant notre premier bonjour fut un cri mutuel : nous nous collâmes les unes sur les autres, et en embrassant celles qui restaient, nous cherchions des yeux celles qui n'étaient plus. Nos sanglots étouffaient nos voix et le subit serrement de nos cœurs sécha pour un instant nos pleurs ; mais nous nous dédommageâmes bientôt de cette suspension de larmes, en en répandant des torrents tout le reste du jour, sans pouvoir nous dire un seul mot. Nous nous regardions tristement, et nous voyant réduites à un si petit nombre, nous ne trouvions de consolation et d'appui que dans un acquiescement profond aux décrets souverains du Tout-Puissant. Je crois que nous fussions toujours demeurées dans le silence, plongées dans une mer d'amertume, si notre Mère, aussi courageuse que tendre et vertueuse, comme un autre Job plus affligé que ceux qui l'étaient venus visiter, n'eût pris elle-même la parole et interrompu notre morne silence. Il était le lendemain de notre arrivée, quand elle nous assembla et nous dit des choses si belles et si frappantes, que je ne les oublierai de ma vie. L'amour que nous avions pour cette vénérable Mère et la crainte que nous eûmes de l'accabler par la continuation de notre tristesse nous firent rasséréner nos visages, et nous reprîmes nos fonctions. Mais je ne puis comprendre, ma très-honorée Mère et mes très-chères Sœurs, comment nous avons pu soutenir et survivre à tant de cruelles sensations, et à d'aussi violentes émotions que nous a causées successivement une suite non interrompue d'événemens si tragiques. J'ai bien compris alors la vérité de ces paroles, qu'avec la grâce de Dieu nous sommes capables de souffrir plus que nous ne pensons.

« Ils est temps, ma bien-aimée Mère et mes très-chères Sœurs, que je vous demande les suffrages de vos prières pour nos chères définites, et que je vous dise quelque chose de leurs vertus. Je suis fâchée d'être obligée de le faire en *bref*, car il y aurait de belles choses à dire et chaque Sœur mériterait bien une grande lettre ; mais celle-ci est déjà trop longue. Je me contenterai donc de toucher successivement ce qui a le plus éclaté dans la vie de nos respectables définites. Je commence par ma sœur Le Vasseur qui est décédée la première.

« SR. LE VASSEUR. Cette chère Sœur a passé par tous les emplois de la maison. Elle avait un esprit fort et judicieux, et était fort entendue à tout. Elle était solidement humble et véritablement intérieure, portant partout la présence de Dieu et un profond recueillement qui n'empêchait point sa gaieté

aux récréations. Un homme d'église l'ayant vue traiter une affaire avec cette sagesse et cette tranquillité qui lui étaient ordinaires, ne put s'empêcher de s'écrier, *Virgo prudentissima* ; cette vierge est vraiment prudente ; parce qu'elle n'avait pas dit une parole inutile dans une conversation assez longue. Sa charité était universelle et sans bornes ; elle l'a bien exercée dans les emplois d'hospitalière et de pharmacienne. Nous l'avions mise à notre tête ; mais se trouvant incommodée, elle se servit de ce prétexte pour favoriser son humilité, et solliciter sa déposition avec tant de larmes, qu'on fut obligé d'y souscrire. Nous la regrettâmes beaucoup, car elle était très-capable de remplir cette place. C'était une grande et parfaite religieuse, un modèle de régularité. Elle nous a beaucoup édifiées tout le temps que nous avons eu le bonheur de la posséder.

« SR. DUGUAT. Cette chère Sœur était d'une illustre famille et elle se donna à Dieu dans le plus bel âge, quittant avec une grande générosité toutes les vanités du monde et renonçant pour toujours aux flatteuses espérances que lui donnait sa naissance ; en sorte qu'elle ne voulût jamais voir ses compagnes du monde et ses parents que par obéissance. Son but était de plaire à Dieu en toutes choses, et on la voyait toujours, quelque action qu'elle commençât, lui élever son cœur. « Nous avons des trésors dans nos mains, disait-elle, et souvent faute d'attention nous les laissons échapper. »

« On peut dire qu'elle ne recherchait que Dieu dans un parfait dépouillement de tout le créé. Elle a souvent été employée auprès des pauvres, soit en qualité d'hospitalière ou de compagne, et toujours les emplois les plus bas, les travaux les plus pénibles étaient les plus de son goût.

« SR. DAILLÉBOULT. Cette chère Sœur était aussi de condition, d'un caractère charmant, de ces personnes comme on dit, faites pour le monde : car elle avait tout ce qui lui peut plaire ; mais ce tyran qui la regardait comme à lui, fut trompé dans son attente, et la grâce l'arracha d'entre ses bras pour la placer dans notre maison, où elle nous a rendu de grands services. Elle était toujours prête à obliger tout le monde, et son humeur était si gain qu'elle aurait donné de la joie à des personnes les plus taciturnes : elle était aimable en tout ce qu'elle faisait et donnait de l'agrément aux choses les plus difficiles qu'elle faisait faire. Nous l'appelions grande faiseuse de neuvaines, parce qu'on la trouvait aux heures libres en quelque coin, les bras en croix, qui invoquait la très-sainte Vierge et les saints de sa dévotion. Elle aimait tendrement les pauvres et ne pouvait souffrir qu'on refusât aucun des malades qui se présentaient ; étant hospitalière dans une maladie populaire, et ne pouvant se résoudre d'envoyer ou refuser personne, elle mit des malades jusque sur la grande table des salles, ce qui nous fit rire et elle nous dit agréablement que si elle pouvait y atteindre, elle en mettrait encore sur le ciel des lits.

« SR. LE PÉCARD. Cette chère défunte était fille d'un bon négociant et trouvait dans sa famille des douceurs d'autant plus difficiles à sacrifier, qu'elle en jouissait avec plus de liberté, car elle était aimée et chérie de tout le monde. Cependant, considérant que la vie du chrétien doit être crucifiée, comme celle de son maître, elle vint dans notre maison, résolue d'y travailler efficacement à son salut. C'était une fille de mérite et d'une régularité exemplaire. Sa ferveur a toujours été égale, pendant 42 ans que nous l'avons possédée. Ces quatre Sœurs étaient toutes à peu près du même âge, et compagnes de noviciat ; leur âge était depuis 50 à 60 ans.

« SR. GATIEN. Ma Sœur Gatien était une jeune professe sortie du noviciat depuis trois mois et qui promettait beaucoup ; étant d'un caractère heureux elle était douce et trop obligeante ; avait de l'esprit, beaucoup de ferveur et un grand zèle pour sa perfection.

« SR. FRÉVILLE. Cette chère et bien-aimée Sœur était une âme prévenue de la grâce dès son enfance, et on assure qu'elle n'a jamais perdu l'innocence de son baptême. Sa prière était continuelle et son union avec Dieu intime. Elle était douce, cordiale, paisible et prête à faire plaisir à tout le monde, aimant tendrement les pauvres. Elle était âgée de 41 ans et en avait passé 25 parmi nous.

« SRS. MADELEINE, FRANÇOISE ET MARIE JOSEPH. Il me reste à vous parler de nos trois chères Sœurs domestiques, nos Sœurs François, Magdeleine et Marie Joseph. C'était, ma très-honorée Mère et mes bien-aimées Sœurs, des modèles de perfection suivant leur état : des filles si laborieuses qu'il fallait que les choses les plus mauvaises pour leur usage ; si humbles qu'elles se croyaient indignes de vivre avec nous, et ne nous parlaient qu'avec le plus grand respect, allant au devant de tout ce qui pouvait nous faire plai-

air; ne se mêlant en rien de ce qui concernait les affaires et la conduite de la Communauté, ne se regardant que comme des victimes dévouées à la plus parfaite obéissance. Elle n'ont rien négligé de ce qui pouvait les rendre agréables à leur divin époux et se sont sacrifiées généreusement pour la charité. On rapporte plusieurs faits miraculeux de ma Sœur Magdeleine; et des personnes dignes de foi disent qu'elle leur a obtenu de grandes grâces et ont pour elles beaucoup de vénération.

« Voilà, ma très-honorée Mère et très-chères Sœurs, en abrégé les vertus qui ont le plus éclaté dans nos chères défuntes. Jugez par la grandeur de notre perte de la vivacité de nos regrets. Quoique nous soyons à présent plus tranquilles et qu'il nous soit permis de respirer vous sentez bien que le souvenir toujours récent de tant d'excellents modèles, que nous n'avons plus devant les yeux et de ces règles vivantes qui nous animaient, est un levain bien amer sur nos cœurs qui seront encore longtemps ulcérés; une plaie de cette profondeur ne peut manquer de saigner longtemps et les jeunes élèves qui se présentent pour remplacer celles qui ne sont plus, ne seront pas sitôt en état de la cicatrizer. Nous sommes surchargées d'ouvrage, ayant été obligées de partager entre le peu que nous sommes, tous les emplois. Il est vrai que Dieu nous envoie des âmes de bonne volonté et nous prouve bien qu'il aime l'Institut des Filles de St. Joseph et en particulier celles de Montréal.

« En rendant aux défuntes le devoir de piété que la règle exige, priez, ma très-honorée Mère et mes très-chères Sœurs, le Seigneur père des miséricordes, qu'il répande son Esprit sur notre jeunesse, afin que ces nouveaux sujets, marchant sur les traces et imitant fidèlement nos chères défuntes, perpétuent dans cette maison la ferveur et l'esprit de notre saint Institut.

« J'ai l'honneur d'être avec une cordialité et un attachement respectueux dans les sacrés Cœurs de J. M. et J.

Ma très-honorée Mère et mes bien-aimées Sœurs,

Votre très-humble et très-obéissante servante,

SR. CEVILLERIER,

Religieuse de l'Hôtel-Dieu de St. Joseph

NOUVELLES RELIGIEUSES.

CANADA

— Nous voyons par les journaux anglais de cette ville que la nouvelle église protestante érigée dans Griffintown, a été assaillie dans la nuit de lundi à mardi, et ses fenêtres brisées à coups de pierres. Les journaux attribuent cette révoltante conduite à des enfants du village. Nous espérons, pour l'honneur des catholiques, qu'ils ne trempent pas dans ces attaques nocturnes et que ceux qui s'en sont rendus coupables seront découverts et récompensés suivant leur mérite.

ROME.

— Sa Sainteté Grégoire XVI s'est rendu, le 2 août, à l'église des religieux capucins, au Quirinal, pour gagner l'indulgence de la Portioncule, dite le pardon d'Assises. Après avoir entendu la messe, célébrée par un de ses chapelains, il est entré dans le chœur intérieur, et a daigné admettre la communauté au baisement du pied. *Journal des V. et des Campagnes.*

FRANCE.

— Le *Constitutionnel* vient de commettre une étrange erreur; il parle avec convenance, avec justice d'un Jésuite, du R. P. de Ravignan. Imprimons-nous de reproduire cet article avant que le *Constitutionnel* ne l'ait rétracté:

« Nous avons entendu le jour de l'Assomption, dans une église de village, mais un village royal, tout voisin de Paris, à Marly-le-Roi, où prêcha dans son temps sans doute le père Bourdaloue, un orateur de sa Compagnie, celui de notre époque qui cherche le plus à lui ressembler, M. de Ravignan... Bien que la fête de Marie fût le texte du sermon et le sujet que l'éloquence de congrégation affectionne le plus, M. de Ravignan a été court, simple, affectueux; il s'est fait, autant qu'il a pu, pasteur de village et martyr de bonne compagnie.

« L'auditoire était nombreux et brillant, car ce n'est pas la première fois que l'abbé de Ravignan se fait entendre dans l'humble chaire de Marly-le-Roi. Nous avons appris qu'il acquitte, chaque dimanche par sa parole douce, résignée, jusqu'ici libre de toute illusion, l'hospitalité qu'il a reçue dans ce village, chez la princesse de Luxembourg, depuis le triomphe de M. Rossi.

Que vont dire M. Sue et M. Thiers?

Univers.

HOLLANDE.

— Les journaux religieux de la Hollande avertissent les catholiques que, sous une quinzaine de jours, il doit se présenter dans quelques provinces de ce pays des colporteurs de bibles à cinquante centimes qui les donneront même gratis, si cela est nécessaire. Pour mieux tromper les simples et faire

croire que ces bibles sont des bibles catholiques, on les a imprimées à Bruxelles en langue flamande, et revêtues d'une prétendue approbation de l'université catholique de Louvain. Ces colporteurs, qui semblent être très-bien payés par la propagande protestante, ont déjà paru dans ces contrées à d'autres époques, et réussi à faire quelques dupes. Espérons que, cette fois, leurs menées auront moins de succès.

STOCKHOLM.

Correspondance particulière de l'Univers.

Stockholm, 12 août 1845.

Monsieur le Rédacteur,

Je viens remplir aujourd'hui la promesse que je vous ai faite dans ma dernière lettre, de vous annoncer l'accomplissement de l'affranchissement religieux de nos frères catholiques de la Norvège. C'est le 16 juillet jour de la fête de la très sainte Vierge du Mont-Carmel, que la sanction royale a été donnée à la loi votée par les deux Chambres du Storthing, et dont je vous ai déjà communiqué le contenu. Le 1er de ce mois, la promulgation a eu lieu par les journaux de Christiania. Le pieux et zèle missionnaire, M. Montz, est dans la joie, et il se prépare à profiter largement de la liberté qui vient d'être donnée aux catholiques. Déjà, et immédiatement après l'adoption de la loi par le Storthing, il a commencé par faire un voyage en Norvège. A Bergen, seconde ville du pays, il a trouvé trente catholiques qui l'ont reçu avec un vrai transport: il y est resté plusieurs jours, célébrant le saint sacrifice de la messe pour la première fois depuis trois siècles, et administrant les sacrements à cette petite communauté qui attend avec impatience un prêtre. Plusieurs familles catholiques de cette ville se sont résolues à lui confier leurs enfants, pour qu'ils fréquentent la nouvelle école catholique qu'il vient d'ouvrir à Christiania, et qui comptera une douzaine d'élèves. De Bergen il s'est rendu à Hongsberg, où il a également administré les sacrements à quelques catholiques qui s'y trouvent. Il y a baptisé deux enfants.

De retour à Christiania, il a célébré aussi, pour la première fois, depuis trois siècles, la fête de saint Clav, roi et patron de la Norvège, et qui a le plus contribué à la conversion de ce pays à la religion chrétienne.

Vous le voyez, le commencement est fait; mais il reste encore tant à faire! La chose la plus nécessaire est de bâtir une église catholique à Christiania, d'installer un maître d'école et d'organiser une mission à Bergen. Dans cette ville surtout, où tant de navires relâchent, un prêtre catholique ferait beaucoup de bien à ces nombreux équipages de navires, qui souvent se composent de catholiques et qui n'y trouvent pas les secours de leur religion.

Espérons que de bonnes âmes viendront au secours des nombreux besoins de cette pauvre mission de Norvège. Dans une autre lettre je vous parlerai de nos affaires religieuses en Suède, qui sont loin d'être aussi consolantes que celles de la Norvège.

M..... Univers.

NOUVELLES POLITIQUES

CANADA.

— L'honorable L. J. PAPIEVEU, a enfin touché le sol natal après huit ans d'absence. Il est arrivé samedi soir à St. Jean, sur le steambot de l'opposition, le *Francis Saltus*. Il a été reçu à bord par plusieurs membres de sa famille et un grand nombre d'amis. M. Papièveu est parti de St. Jean hier matin pour se rendre auprès de sa sœur Mme. Dessaulles, à St. Hyacinthe, où il restera quelques jours. On nous dit que l'honorable ex-orateur doit ensuite se rendre à sa seigneurie de la Petite Nation en passant par Verchères et l'Assomption. Il n'arrivera à Montréal que dans 12 à 15 jours.

Malgré les dures épreuves d'un exil aussi prolongé on nous assure que M. Papièveu n'est pas changé, et qu'il jouit d'une parfaite santé.

Minerve.

Toronto—D'après un dénombrement qui vient d'en être fait, la population de cette ville est maintenant de 19,706 âmes. C'est une augmentation, sur l'année dernière, de 1286.

Canadien.

Nouveau Systeme de Locomotion—Une lettre de Philadelphie publiée dans le *Mémorial de Roden*, contient ce qui suit:—William Evans a résolu un problème, qui doit renverser notre système actuel de Locomotion. Au moyen d'une énorme pression, il a réussi à liquéfier l'air, alors quelques gouttes d'une composition chimique rend à cet air devenu liquide, son premier état et par conséquent un volume beaucoup plus considérable que lorsqu'il était liquide: par là il acquiert une force élastique prodigieuse. On a fait un essai; et vingt chars chargés ont parcouru vingt lieues en moins d'une heure et quart; toute la force motrice était l'air liquide renfermé dans un vase de la mesure de deux galons et demi.

Aurore.

ANGLETERRE.

—Il y a quelque temps, le bruit circulait, à Andover, comté de Hampshire, que les pauvres employés dans l'atelier à broyer des os, rongent, comme des chiens, ceux auxquels il restait encore des fragmens de chair, pour apaiser leur faim. Parmi ces os de cheval et d'autres animaux, il y en avait aussi qui provenaient de cimetières. Le fait a paru si incroyable, que l'on peut excuser le ministre de l'intérieur d'avoir négligé le rapport qu'on lui transmit à ce sujet.

Mais M. Hugh Monday, l'un des administrateurs des pauvres, et un magistrat du voisinage, voulant s'assurer de la vérité, ont interrogé dix de ces malheureux: tous ont attesté la réalité de ce fait horrible. « Nous nous battons souvent, ont-ils ajouté, pour ces débris infects. Si l'un de nous a per-

soit un bon os, il tâche de s'en emparer clandestinement, et le cache avec soin.

Le magistrat ayant demandé s'il y avait dans ce moment quelques os cachés, on lui a montré plusieurs cachettes, d'où l'on a retiré de ces débris en état complet de putréfaction; ces malheureux les avaient mis à l'écart pour l'heure où ils pourraient les dévorer seuls et sans témoins, afin de ne pas avoir à les partager avec leurs camarades.

Ces faits, dit le *Times*, ont été portés à la connaissance du gouvernement; mais il n'en est résulté aucune amélioration dans le régime de la maison de travail.

Lorsque des infamies de cette nature peuvent se produire dans une société, n'est-elle pas jugé ?

ESPAGNE.

—L'Infante Luisa est toujours à Saint-Sébastien, où elle prend les bains. Elle doit, le 28, aller rejoindre sa sœur et sa mère à Mondragón, et les accompagner à Bilbao, où elles resteront deux jours. A leur retour, elles passeront par Aspetia, pour visiter le couvent de Loyola, élevé en l'honneur de l'illustre fondateur de l'Ordre des Jésuites, sur le même lieu où il est né. LL. MM. et l'Infante doivent coucher à Saint-Sébastien le 2 septembre, et être à Pampelune le 5.

—L'*Heraldo* annonce que la démission du général Concha a été acceptée et qu'il est remplacé par le général Breton, capitaine-général de l'Aragon. Le général Manso, qui commande dans la Vieille-Castille, est nommé en la même qualité à Saragosse. *Ami de la Religion.*

PORTUGAL.

—On écrit au *Standard*, en date de Lisbonne, 26 août :

« Les élections générales ont eu lieu dimanche dernier, 17 courant. Le Gouvernement a triomphé partout. Les 24 membres élus pour la province sont tous ministériels; ils ont obtenu 116 voix et au delà, tandis que les candidats de l'opposition n'ont pu arriver qu'à 29.

« On a appris par une dépêche télégraphique d'Oporto que le Gouvernement l'a emporté dans la province de Minho, et que les membres de l'opposition ont été repoussés. Il est probable qu'il en a été de même partout, sauf dans l'Alentejo, où l'opposition compte beaucoup plus de partisans. Les élections actuelles sont des plus orageuses qu'il y ait jamais eu en Portugal. De nombreux assassinats et des actes de violence ont été commis en divers endroits par des partisans de l'une ou l'autre opinion politique sur leurs adversaires. La semaine dernière, les ministériels ont assassiné un électeur de l'opposition à Aldegalozza, et les partisans de l'opposition ont incendié la maison d'un ministériel à Santarem.

« Une dépêche télégraphique qui vient d'arriver annonce que l'opposition a triomphé dans l'Alentejo; 10 députés de ce parti ont été nommés. A Madère, le résultat des votes est en faveur du Gouvernement. *Univers.*

BUENOS-AYRES.

—De Buenos-Ayres, nous avons reçu hier soir, par la voie de Rio-Janeiro des nouvelles assez récentes qui ne sont pas sans intérêt. Elles ont été apportées à Norfolk par le navire de guerre américain *St-Louis*, venu en 30 jours. La veille du départ de ce bâtiment, on avait appris, à Rio-Janeiro, que le président Rosas avait formellement repoussé l'intervention de la France, de l'Angleterre et du Brésil. Il persistait à faire une guerre à outrance contre la république montevidéenne. Après le sujet de leur ultimatum, les représentants des trois puissances ont dû quitter Buenos-Ayres et se rendre à Montevideo. Déjà, les trois flottes alliées s'étaient emparées de la flottille buéno-ayrienne, et le général Oribe avait reçu ordre de faire rentrer sur le territoire argentin l'armée avec laquelle il assiégeait depuis plusieurs années Montevideo. Ces faits avaient produit, à Buenos-Ayres, la plus vive fermentation, et on pensait que les médiateurs seraient forcés de recourir à des mesures violentes. Le chargé d'affaires des Etats-Unis, M. Brent, avait offert ses bons offices pour amener une conciliation; son offre, acceptée par Rosas, avait été rejetée par les ministres des trois puissances, parce que M. Brent n'avait pas reçu de son gouvernement les pouvoirs nécessaires pour remplir une pareille mission.

Ces nouvelles apportées à Pensacola par le navire de guerre américain *St-Louis* sont confirmées par un autre bâtiment, qui vient d'arriver à Salem où il a annoncé que les ministres de France et d'Angleterre s'étaient retirés immédiatement après le rejet de leur ultimatum par Rosas, et que les trois flottes alliées avaient confisqué la flottille buéno-ayrienne. C'est une nouvelle assez importante, par les complications qu'elle peut entraîner, pour mériter une redite qui lui donne un caractère officiel.

Courier des Etats-Unis.



NOTICE

CONCERNANT LA SONNERIE ANCIENNE ET MODERNE DE
L'EGLISE CATHEDRALE DE CHARTRES,

Envoyée au Chapitre de la Cathédrale de Montréal par l'auteur M. Pic,
chanoine honoraire de Chartres et de Montréal.

2^e. Depuis 1506 jusqu'en 1723.

Le 26 juillet 1506, le tonnerre tomba sur la flèche du clocher sep-

trionnal. Une inscription gravée dans ce clocher sur le mur de la chambre de la sonnerie, nous apprend tous les ravages causés par cette foudre.

Je fu iadis de plomb et de bois construit,
Grand, hault, et beau, de soimptueux ouvrage,
Jusques à ce que tonnerre et orage
M'ha consommé, dégasé et destruiet.
Le jour sainte Anne, vers six heures de nuit :
En l'an compté mille cinq cens et six ;
Je fu bruslé, demoli et recuit,
Et avec moi de grosses cloches six, etc.

On voyait le moment où le feu allait communiquer avec la grande charpente de l'église, qu'on appelait *la forêt*, et l'on ne doutait pas que cet immense foyer n'embrasât ensuite l'église et la ville entière. Les Chartrains déployèrent, comme dans toutes les circonstances semblables, un courage et un dévouement inspirés en même temps par la foi et par le patriotisme. Il se trouva des ouvriers assez hardis pour braver le danger, et couper huit chevrons de la charpente de l'église. On emporta du trésor les châsses, les reliques et tous les objets précieux. Cet incendie qui avait commencé à six heures du soir, dura dix-huit heures, et ne finit que le lendemain à midi. Ce fut un cri universel qu'il y avait eu une protection sensible du ciel au milieu de ce désastre. Le premier août suivant, il y eut une procession générale, en action de grâces de ce que cette grande basilique n'avait pas été complètement ruinée. L'évêque lui-même, René d'Illiers, portait la sainte châsse avec le doyen du chapitre; et ils marchaient pieds-nus ainsi que presque tous les assistants.

Au retour de la procession, l'évêque, le premier, donna 400 livres pour la reconstruction du clocher; le chapitre offrit une somme considérable. Le Roi Louis XII ordonna qu'on prît 2,000 livres sur ses tailles de Vendôme. L'évêque, pour exciter l'empressement des fidèles, institua des confréries de Notre-Dame dans toutes les paroisses du diocèse; et il publia à cet effet un mandement dans le synode de ses curés, le 22 octobre 1506. Le chapitre fit la même chose dans la ville et dans toutes les paroisses de sa dépendance. Et le cardinal Georges d'Amboise, alors légat, (le même qui a donné à l'église de Rouen le célèbre bourdon qui portait son nom), publia des indulgences pour ceux qui concourraient, soit par leur travail, soit par leurs aumônes, à la restauration des cloches et des clochers de Notre-Dame de Chartres. On sait que ce fut un architecte du pays, (il prenait le titre modeste de maçon) Jehan de Beaulse, qui éleva et sculpta cette superbe pyramide. Il gagnait 7 sous 6 deniers par jour, et ses principaux ouvriers 5 sous. Il y eut de toutes parts un zèle, un empressement, un désintéressement consignés encore dans l'inscription :

En ce temps là qu'avois nécessité,
Avait des gens qui pour moi lors veillaient
Du bon du cœur; fust hyver ou esté.
Dieu leur pardoint, car pour lui travaillaient.

Ce clocher n'était pas encore achevé, que la piété de nos ancêtres et celles de leurs souverains y avait déjà placé des cloches. Le roi avait fourni aux dépenses du clocher; la reine voulut offrir une cloche. Etant venue à Chartres en 1510, Anne de Bretagne, pendant qu'elle faisait ses dévotions, fut ravie de la voix d'un jeune enfant de chœur du chapitre, nommé Le Fevre. Elle le demanda au chapitre qui le lui accordèrent; et, en les remerciant, elle leur dit : *Messieurs, vous m'avez donné une petite voix, et moi je veux vous en donner une grosse.* Ce qu'elle fit en leur donnant la cloche qui s'est toujours depuis appelée de son nom.

Cette cloche fut fondue à Chartres en 1510, par maître Pierre Noël, disent les actes capitulaires. Il paraît que la ville de Chartres possédait alors plusieurs fondeurs très-renommés. Ce fut un chartrain, Jean le Masson (ou le Machon) qui fonda à Rouen, le 2 août 1510, la célèbre cloche *Georges d'Amboise*, sur laquelle, parmi plusieurs inscriptions, on remarquait celle-ci :

Je fut nommé Georges d'Amboise,
Qui bien 36,000 livres poise.
Et cil qui bien me poiserà
Quarante mille y trouvera.

Et au-dessous on lisait ces mots : " Jean le Machon demeurant à Chartres m'a faite." Ce célèbre ouvrier survécut fort peu à ce grand ouvrage. Il fut inhumé au bas de la nef de l'église cathédrale de Rouen, et sur la pierre qui le recouvrait, on grava une cloche avec les vers suivants :

Cy-dessous gît Jean le Machon
De Chartres homme de façon.
Lequel fondit Georges d'Amboise
Que trente-six mil livres poise,
Mil cinq cent un, jour d'août deuxième.
Puis mourut le vingt-huitième.

Quelques uns de nos historiens disent qu'en même temps qu'on fondit *Anne de Bretagne*, le chapitre profita de la circonstance pour refondre le gros bourdon *Marie*; d'autres disent qu'il ne fut refondu qu'en 1520, avec le timbre dont nous parlerons bientôt. Mais la question est résolue par l'inscription suivante qui exista sur la cloche *Marie* jusqu'en 1723, et qui se ressent un peu du style payen qui commençait à reparaître dans la littérature comme dans les arts.

En ego sum, pia cui genitrix et nata tonantis
Nomen inextinctum, virgo Maria dedit.
Ethere sublimes divinas intono laudes,
Et faciles superos ad pia vota traho.
Harmonicis hilarata sonis plebs tota resultat,
Surgit et ad sacras clerica turba preces.
Et quæ nuper eram casu contracta sinistro,
Hoc Fabricæ impensis sum reparata modo.
Mille et quingentes bis quinque peregerat orbes
Phebus ab cois sæpe revector equis;
Rex Lodoicus erat duodenus, stremus armis,
Justitia firmus, et pietate vigens.

Il existe aussi, à la date de 1510, une quittance, signée *Jean Grifet, maître charpentier*, de la somme de 100 livres, pour avoir monté au clocher vieil et enhulé la cloche *Marie*.

Sur la cloche *Anne de Bretagne* était une autre inscription composée par M. Landrieux, chanoine et principal du collège de Chartres :

Anna, novâ super arce, chori regina sonori,
Vota traho, nubes arce, solvo gelu.

En même temps qu'*Anne de Bretagne*, une seconde et troisième cloches furent placées immédiatement dans le clocher neuf. On nomma la seconde *Renée*, par reconnaissance pour la reine, dont une des filles portait ce nom. C'est pour cette princesse, mariée depuis à Hercule d'Est, duc de Ferrare, que le comté de Chartres fut érigé en duché en 1528. *Renée de Ferrare* eut le malheur de favoriser Calvin, et elle poussa la hardiesse jusqu'à faire tenir le prêche dans les appartements mêmes de l'évêché de Chartres. Le peuple, à cause de cela, appelait cette cloche la *Huguenote*; et lorsqu'elle fut refondue en 1683, on la débaptisa pour la nommer *Elisabeth*. La troisième cloche que l'on plaça alors dans le clocher s'appelait *Jean-Baptiste*. En 1570, on en ajouta une quatrième qui fut nommée *Catherine*, sans doute du nom de la reine Catherine de Médicis. Cette dernière cloche, plus faible que les autres, fut surnommée dans le langage populaire le *Petit-Moineau*, et *Jean-Baptiste* le *Gros-Moineau*.

La cloche donnée par Anne de Bretagne s'appelait aussi la *cloche des biens* et en voici la raison. Le jeune Le Febvre, devenu clerc de chapelle de la reine, ayant obtenu plus tard, par la faveur de sa protectrice, une chanoine au chapitre de Chartres, donna en 1536, au dit chapitre une somme de 3,000 livres, à condition qu'on sonnerait cette cloche, depuis la Quasimodo jusqu'à la Trinité, une heure par jour, de six à sept heures du soir. En 1643, M. Girardot, chanoine, a continué cette fondation jusqu'après la récolte, c'est-à-dire, jusqu'à la Saint-Rémy : "en sorte, dit Chulline, que cette cloche sonne, ou dit sonner, six mois l'année, une heure par jour." "Et dans toute la campagne des alentours, au premier son de cette cloche, tout le peuple fait le signe de la croix, et récite *Ave Maria* pour les biens de la terre." Heureuse foi de nos pères ! La terre ensuite semblait moins dure à sillonner, les moissons devenaient plus belles et les récoltes plus abondantes.

Une espèce de fatalité s'attacha à cette cloche. Elle fut brisée et refondue quatre fois en quarante ans. En 1652, le soir de la Toussaint, tandis qu'on sonnait pour les trépassés, un des tourillons de cette cloche ayant manqué, elle s'échappa jeta un des sonneurs dans le cloître par la fenêtre, et cassa la cuisse à un autre qui mourut aussi de cette blessure. En la brisant pour la refondre, un nouvel accident coûta la vie à un troisième ouvrier. Enfin, en 1654, pendant qu'on la remontait, et au moment où elle était près d'entrer par la fenêtre de l'étage qui est au-dessous de la sonnerie, et qui est le passage ordinaire des cloches, elle retomba, et causa la mort à plusieurs ouvriers qui étaient chargés du mouvement et de la direction des cordages.

On est étonné, quand on parcourt les registres capitulaires, des

fréquents accidents et des travaux sans nombre qui concernent les cloches. Il faut en conclure que l'entretien d'une belle sonnerie est une très-grande dépense. Il ne se passe pas dix ans sans que les actes du chapitre aient enregistré soit la refonte d'une cloche ou d'une commande, soit la réparation de quelques unes des charpentes, soit l'acquisition de nouveaux battans.

On trouve à la séance capitulaire du lundi 11 septembre 1662 la disposition suivante, qu'il est assez difficile d'expliquer : "*Dominus Decanus* dit qu'il faut payer le battant de la cloche *Marie* pesant 900 livres, fait à Nevers, à raison de 5 sous la livre." La pesanture de ce battant est très-étonnante; car celui de *Georges d'Amboise* ne pesait que 710 livres. Aucun doute que ce battant beaucoup trop fort n'ait hâté la *desharmonie* qui a nécessité une refonte à peu près générale en 1733, comme nous allons le voir bientôt.

Depuis 1506 jusqu'en 1723, la sonnerie se composait donc de six cloches. Nous plaçons ici sous les yeux du lecteur ce que nos historiens nous apprennent de leurs poids respectifs, et ce qu'on peut conclure de quelques indications.

1° *Marie* avait 7 pieds 10 pouces de diamètre, et pesait 27,000 livres (poids ancien).

2° *Gabrielle* pesait 20,000.

3° *Anne* portait 5 pieds 9 pouces de diamètre, et pesait 8,500.

4° *Elisabeth*, nommé auparavant *Renée* avait 5 pieds 6 pouces environ de diamètre et pesait 6,000.

5° *Jean-Baptiste* dit le *Gros-Moineau*, s'accordait avec les deux cloches précédentes et avec la suivante, devait porter 4 pieds 9 pouces de diamètre, et peser 4,600.

6° *Catherine* ou le *Petit-Moineau*, devait avoir 4 pieds 9 pouces de diamètre et peser de 3,200 à 3,400.

D'après ces indications, il résulte qu'entre les deux bourdons du clocher vieux, et les quatre cloches du clocher neuf, il y avait une distance considérable. Comment donc Rouillard a-t-il pu dire que les deux bourdons s'accordaient avec les quatre cloches ? Comment cette sonnerie a-t-elle pu être si vantée, si admirée ? nos auteurs nous disent bien que dans les carillons on se servait du timbre qui pour le poids, vient se placer entre le deuxième bourdon et la première cloche du clocher neuf; mais cela suffit à peine à résoudre une partie de la difficulté. Les hommes de l'art y ont répondu d'une façon plus satisfaisante en disant : 1° que le ton d'une cloche ne dépend pas uniquement et nécessairement de son poids; 2° qu'un bon sonneur peut obtenir de très-beaux accords avec des cloches dont toutes les notes ne se suivent pas. Nous laissons aux habiles le soin d'éclaircir ce mystère, sur lequel nous n'avons que des conjectures. Quoi qu'il en soit, à l'époque où nous arrivons il fallait que la sonnerie laissât beaucoup à désirer, puisque nous allons la voir renouvelée presque tout entière.

La suite au prochain numéro.

ORNEMENS D'ÉGLISE.

ATTENDUS TRÈS-PROCHAINEMENT.

LE SOUSSIGNÉ recevra à Montréal, par les premiers arrivages d'automne un assortiment très varié d'ornemens et d'étoffes d'Église, avec leurs fournitures complètes.

On pourra par là même choisir entre des ornemens faits en Europe, et les différents genres d'étoffes à faire confectionner en ce pays.

V. C. ROBILLARD.

Agent pour ornemens et objets d'Église.

Montréal, 15 septembre 1845.

GARNITURE COMPLETE

(EN DRAP D'ARGENT BROCHÉ EN OR FIN RELEVÉ.)

— A VENDRE. —

LE SOUSSIGNÉ vient de recevoir et offre à des PRIX réduits,

UNE CHASUBLE, Fond drap d'argent gaufré (mat.)

avec croix sur fond d'argent bruni, luisant, broché en or, relevé et tout or.

2 DALMATIQUES, Fond ditto ditto

Orfrois ditto ditto ditto

UNE CHAPE, Fond ditto ditto

Chaperon et Bandes ditto

SA CROIX, pente, un chiffre de MARIE, broché tout or, au milieu d'une gloire or et argent.

LE CHAPERON, pente, un CŒUR DE MARIE " or et argent "

N. B.—Un filet CRAMOISI court autour de toutes les brochures, et fait saillir avec beaucoup d'avantage, le contraste de l'or mat, sur fond pruni.

S'adresser par lettre à

J. C. ROBILLARD, No. 5, Nassau St.
New-York.

AGENCE D'ORNEMENS ET OBJETS D'ÉGLISE.

A MONTRÉAL CHEZ LES SŒURS GRISSES (HOPITAL-GÉNÉRAL.)
 A QUÉBEC " MM. J. ET O. CRÉMAZIE, RUE STE. FAMILLE, No. 9.
 A NEW-YORK " J. C. ROBILLARD, RUE BEAVER, No. 32.

MESSIEURS LES CURÉS apprendront sans doute avec plaisir que dans le but de faciliter leur choix et d'accélérer l'expédition de leurs commandes, les Dames de l'Hôpital Général viennent d'accorder au Soussigné, leur puissante entremise auprès du Clergé de ce Diocèse.

Les doutes qu'on aurait pu entretenir, lors d'une annonce précédente au sujet des précieux avantages de cette nouvelle voie d'importation d'objets d'église; ne peuvent manquer de disparaître aujourd'hui, en présence de la recommandation et du concours de l'Établissement si respectable qui veut bien devenir intermédiaire des ordres à remettre au Soussigné.

Dans l'exécution des objets désirés, les fabricants s'attacheront spécialement à la nouveauté des dessins, à la bonne qualité et surtout aux bas prix qui ont déjà signalé les divers ornemens livrés au clergé des États-Unis et de ce pays.

POUR PLUS AMPLES DÉTAILS, les MM. du Clergé voudront bien s'adresser à l'HOPITAL-GÉNÉRAL où sont mis en vente, quelques ornemens dont le bon goût ne peut manquer de plaire et d'obtenir de nouvelles commandes.

ON y trouvera aussi des ECHANTILLONS

DE DRAP D'OR ET D'ARGENT.
 SATINS DE DIVERSES COULEURS.
 DAMAS BROCHÉ OR OU ARGENT.
 ORFROIS DE DALMATIQUES
 " " CHAPES.

—DE PLUS—

CROIX DE CHASUBLES ASSORTIES,
 ÉTOILES PASTORALES " "
 SUR DAMAS BLANC, VERT, VIOLET, CRAMOISI ET NOIR.
 BROCHÉ OR OU ARGENT AVEC OR SANS COULEURS.
 GLANDS DE DALMATIQUES ET D'ÉTOILES.
 FRANGES ET GALONS OR FIN
 " " OR MI-FIN,
 " " SOIE JAUNE ET BLANCHE.

Il est important d'observer que le but de l'agence acceptée par les DAMES DE L'HOPITAL-GÉNÉRAL n'étant que de concentrer les ordres de ce diocèse; les articles livrés à leur établissement seront tous portés aux prix de la facture originale qui sera adressée directement et sans entremise, si on le préfère.

N. B. Les ornemens qu'on voudra faire confectionner en ce pays, seront importés au complet des étoffes, galons et franges nécessaires et confiés si on le désire, aux talens si connus des DAMES DE L'HOPITAL-GÉNÉRAL.

J. C. ROBILLARD, 32, Beaver St.
 New-York.

Atelier de Relieur,
 CHAPELEAU & LAMOTHE.

REMERCIENT sincèrement les Messieurs du CLERGÉ et le PUBLIC en général de l'encouragement qu'ils ont bien voulu leur donner et les préviennent qu'ils ont transporté leur atelier à la rue ST. GABRIEL, faisant face à la rue STE. THÉRÈSE à quelque pas de leur ancienne demeure.

—ET—

ILS ont l'honneur de prévenir les Messieurs du CLERGÉ, les MARCHANDS, les INSTITUTEURS et autres qu'ils viennent d'ouvrir un MAGASIN DE LIVRES D'ÉCOLES à l'usage des FRÈRES de la DOCTRINE CHRÉTIENNE et autres qu'ils vendront aux prix les plus réduits.

—AUSI:—

ILS sont prêts à exécuter toutes RELIURES épaves suivant les ordres qui leur seront donnés; et aussi promptement que possible. Ils espèrent par leur assiduité, leur attention et la modicité de leurs prix, s'assurer un PARTAGE des OUVRAGES.

CHAPELEAU & LAMOTHE.

Montréal, 19 juin 1845.

O. BEAUCHEMIN,
 RELIEUR,

35, Rue St. Gabriel, près du Canada Hôtel.

DEMANDE D'INSTITUTEURS.

ON a besoin à ST. GEORGE DE HENRYVILLE d'un MAÎTRE D'ÉCOLE-MODÈLE et de plusieurs MAÎTRES ou MAÎTRESSES D'ÉCOLE INFÉRIEURE.— Avec un bon certificat de morale et un peu d'instruction qu'il vienne en sûreté, il y aura de l'encouragement pour toutes les capacités. Le Maître d'École-Modèle peut compter sur de bons écoliers.
 George de Henryville, 21 août 1845.

PROSPECTUS

DE LA
 PUBLICATION D'UNE NOUVELLE

Carte Géographique

DU

CANADA

ET DES PROVINCES ADJACENTES, &c.

PAR

JOSEPH BOUCHETTE, D. A. G.

LE SOUSSIGNÉ ayant pris des arrangements pour la publication de la Nouvelle Carte ci-dessus mentionnée, désire soumettre au public le Prospectus suivant:

PLEINEMENT convaincu de l'utilité et de l'importance d'une Nouvelle Carte de la Province du Canada, démontrant la multiplicité et l'étendue des améliorations locales qui ont marqué l'avancement du Pays dans le cours des dernières quinze années; L'AUTEUR, depuis l'Union des Provinces du Bas et du Haut-Canada, s'est laborieusement occupé du renouvellement, de la révision et de l'amélioration de sa Carte des Colonies de l'Amérique Britannique du Nord, publiée à Londres en 1830.

La Carte, ainsi améliorée, contient non seulement un aperçu fidèle du CANADA-UNI, mais embrasse aussi une exacte délimitation géographique des Provinces du Nouveau-Brunswick, de la Nouvelle-Ecosse, de Terre-Neuve et de l'Isle du Prince Édouard, avec en outre une grande section des États limitrophes, et la ligne de division entre les deux Pays, telle qu'établie par le Traité de Washington en 1842.

Elle comprend de plus, sur une échelle détachée, cette section des Domaines Britanniques qui se trouvent entre les Océans Atlantique et Pacifique, et qui s'étend vers le Nord jusqu'aux Mers Polaires, faisant voir les découvertes les plus récentes et le résultat des recherches qui ont eu lieu en cette partie des régions arctiques, et comprenant en même temps le Territoire de l'Orégon.

Dans ses détails, la Carte contient une délimitation scrupuleuse des divisions et subdivisions actuelles du Canada en Districts, Comtés, Seigneuries et Townships; ses organisations municipales et judiciaires; les noms et localités des Paroisses; les Villes et Villages; Canaux et Chemins de Fer, Chemins pavés en Bois et Macadamisés, distinguant les Routes et les Bureaux de Poste, non-seulement du Canada mais aussi des Provinces voisines.

Le tout, couché sur une projection géographique, et sur une échelle de 14 milles au pouce, formera une Carte de sept pieds sur quatre (7 x 4.)

Dans la construction de sa Carte, L'AUTEUR a apporté le plus grand soin et la plus grande attention, et dans sa compilation, a eu recours à des documents dont l'exactitude et l'autorité ne laissent aucun doute; et dont une portion considérable a été recueillie par lui-même à de grands travaux et d'après des informations personnelles qu'il a puisées de sources généralement officielles et authentiques.

L'AUTEUR ose croire que d'après l'état amélioré de la Province et l'Union récente, la publication d'une telle Carte serait d'un intérêt important et utile au Public; mais connaissant la grandeur et le coût de l'entreprise, il a supplié l'aide de la Législature Coloniale, et prend maintenant la liberté de solliciter l'encouragement libéral et le patronage du Public, sans lesquels il ne pourrait espérer de pouvoir accomplir la tâche qu'il est sur le point d'entreprendre.

La Carte sera gravée par les meilleurs Artistes soit d'Angleterre ou des États-Unis.

Le prix de la Carte sera, aux Souscripteurs, de £2 10s. en feuilles—ou £3 montée sur toile et rouleaux.

Les Messieurs de la campagne qui désirent souscrire pourront le faire par lettre, port-franc, adressée à Montréal à

ROBERT W. S. MACKAY

Libraire, No. 115, rue Notre-Dame.

Le Clergé, les maîtres de poste ou autres résidant dans le pays qui procurent dix souscriptions et qui répondront pour le même nombre, recevront une copie de cette Carte, exempte de toute charge.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LES MÉLANGES se publient deux fois la semaine, le Mardi et le Vendredi. Le prix de l'abonnement, payable d'avance, est de QUATRE PIASTRES pour l'année, et CINQ PIASTRES par la poste. On ne reçoit point d'abonnement pour moins de six mois. Les abonnés qui veulent cesser de souscrire au Journal, doivent en donner avis un mois avant l'expiration de leur abonnement. On s'abonne au Bureau du Journal, rue St. Denis, à Montréal, et chez MM. FABRE et LEPROHON, libraires de cette ville.

Prix des annonces. — Six lignes et au-dessous, 1re insertion, 2s. 6d.
 Chaque insertion subséquente, 7½d.
 Dix lignes et au-dessous, 1re insertion, 3s. 1d.
 Chaque insertion subséquente, 10d.
 Au-dessus de dix lignes, 1re insertion par ligne, 4d.
 Chaque insertion subséquente, 1d.

PROPRIÉTÉ DE JANVIER VINET, PRÊTRE.